CAMILLE PITOLLET

L'Abbé Henri Breuil

ET SON

Journal d'Espagne

(Extrait des numéros 3 et 4, Hispania *1920)*

CAHORS
Imprimerie A. Coueslant
(Personnel intéressé)

—

1921

Centre
11
Res H A
58/1

L'Abbé Henri Breuil et son Journal d'Espagne

Quand, dans l'hiver de 1916-17, le hasard des affectations militaires me fit, à titre de secrétaire interprète, passer au service de l'attaché naval de France à Madrid, l'un des compagnons les plus intéressants que je trouvai au bureau installé — en face de celui du général Denvigne — à l'arrière du bâtiment de notre ambassade, dans les étroits locaux du consulat, fut l'abbé Henri Breuil. Ancien élève de St-Sulpice et des Carmes, ancien professeur à Fribourg, Breuil m'était connu comme paléontologue expert, professeur à l'Institut fondé à Paris par le prince de Monaco, et ses travaux dédiés à l'art rupestre des cavernes préhistoriques d'Espagne, bien que n'étant pas de mon ressort immédiat de simple hispanologue, n'avaient pas laissé — puisque connaître l'Espagne implique quelque familiarité avec toutes les disciplines scientifiques intéressant directement ce pays — de solliciter mon attention, par leur minutieuse précision et, un peu aussi, par les polémiques — que je me garderai bien de juger — qu'ils avaient suscitées dans certain clan de spécialistes, et, dans la Péninsule (1), plus particulièrement avec D. Juan Cabré (v. à ce propos l'article de Breuil : *Algunas observaciones, etc.*, au nº de mai 1916 du *Boletín de la R. Sociedad Española de Historia Natural*).

Sous la direction paterne et courtoise du vicomte Robert de Roucy — décédé en 1919, des suites d'une blessure glorieuse, reçue à l'Yser — le Bureau naval de Madrid faisait sans bruit beaucoup d'utile besogne, sur laquelle le temps viendra, espérons-le, de répandre une lumière qui, aujourd'hui, serait encore indiscrète et inopportune. On devinera aisément que sa tâche essentielle consistait à contrecarrer les menées allemandes affectant spécialement le domaine maritime et à ruiner, dans la mesure du possible, les adroites combinaisons de l'attaché naval Hans von Krohn et de ses séides, innombrables, dans les centres principaux de la Péninsule. Un homme comme Breuil, ayant pratiqué l'Espagne dans ses coins et recoins les plus éloignés des routes communes du tourisme,

(1) De l'abbé Breuil, je connaissais, en 1917, les trois ouvrages sur les cavernes d'Espagne, dont le plus intéressant est sans doute le premier, sur *La caverne d'Altamira*. J'avais lu aussi ses articles de *L'Anthropologie* sur *Les peintures rupestres et la péninsule ibérique*.

était donc tout appelé à collaborer à ce grand-œuvre et ce fut pour moi, en quelque sorte, une surprise — après tant de désolantes expériences d'arbitraire incompétent — de constater qu'un choix intelligent avait présidé à la constitution de notre Bureau naval madrilègne et qu'au lieu d'y « embusquer » de brillantes nullités, l'on y avait mis des spécialistes.

J'avais perdu de vue l'abbé Breuil — tant de choses appellent, en ces jours si chargés d'événements, l'attention de l'homme qui entend vivre la vie de son époque ! — lorsque, l'autre jour, un hasard me le fit rencontrer, près de la station du Métropolitain de Monceau. Il se rendait à son cabinet de l'Institut de Paléontologie humaine. Mais, aimablement, il rebroussa chemin et, devisant des choses du passé, nous nous rendîmes à sa retraite studieuse de la rue Demours. Cellule coquette de savant, tout y évoque l'Espagne. Je ne parlerai pas d'une collection, peut-être unique, de livres, brochures et articles concernant l'anthropologie : matériel patiemment réuni pour la continuation d'une œuvre de science qu'a interrompue la guerre et qui va reprendre, espérons-le, enrichie de tout le fruit des expériences de trois ans de séjour en Ibérie. Je me bornerai à noter que, chez Breuil, la plus austère érudition n'étouffe jamais l'envol de la fantaisie et que le culte de la grande nature s'associe merveilleusement, en lui, à la vision de l'artiste. En témoignent ces objets d'apparence disparate, dont chacun évoque le souvenir d'une randonnée, ou d'une aventure *tras los montes*.

Voici, par exemple, recouvrant le fauteuil d'osier où le maître s'étire à l'heure du rêve, une mante cavalière dont le vermillon criard est barré d'étroites bandes vertes et noires : un peu de couleur andalouse, du soleil de cette Espagne vers laquelle, toujours, retournent nos désirs nostalgiques. Ou, encore, des *alforjas* bariolées, constellées de rosaces brillantes, à la panse gonflée d'ustensiles culinaires. Que de fois pendirent-elles de l'arçon de notre abbé, durant ses courses vagabondes ! Près d'elles, j'apercevais les étriers, encore bronzés du vernis des cistes gluants, aux larges et blanches corolles, de la *Sierra Morena !* Et c'est encore des bourgades sauvages de ces lieux farouches que lui viennent ces cuillers de bois, ces dévidoirs, ces quenouilles aux fuseaux curieusement historiés. Le naïf couteau d'un pâtre amoureux y traça d'enfantins motifs au gracieux effet. Pour plaire à quelque *novia* ingénue, l'imagination fruste d'un rustre ibérique s'est ingéniée à ces mignardes ciselures. Là, je vois aussi la corbeille savamment ajourée qu'à l'aide de fibres de sparte sélectionnées, tressa un chevrier amoureux, sur les cimes pelées de la *Sierra de María*. Pour la faire plus belle, il l'enlumina de broderies aux laines bigarrées, dont c'est à peine si les ans ternirent l'éclat ! Etagées l'une au-dessus de l'autre,

voici des cornes à poudre ouvragées. Qui dira quelles générations de *contrabandistas* astucieux, de *cazadores furtivos* les suspendirent à leurs flancs, résolus à tout qu'ils étaient pour sauver, qui leurs balles de tabac du *carabinero* honni, qui leur victime, de poil ou de plume, de la vigilance d'un *guardia* alerte ?

Quelques-unes, cependant, ont une histoire moins tragique. « Celle-ci, — m'explique Breuil — me vient d'un pauvre diable du *Tajo Figuras* (1), nommé Antonio. Elle me redit l'humble existence de ce berger, aux versants scabreux des *cerros* couverts de chênes-lièges tordus, aux molles rives de la Grande Lagune, où le soleil d'avril suscite toute une éclosion d'iris mauves, lavés d'argent et de soufre. Telles de grands papillons, il me semble les revoir, ces fleurs hiératiques, se balançant au sommet de leurs tiges flexibles, figurant, par leurs flaques innombrables, l'illusion de quelque lac azuré, qu'on apercevrait de loin. Pauvre Antonio, avec ta marmaille grouillante, ton vieux père au calme visage résigné, à la parole mesurée, bienveillant et grave, comme lassé d'une longue expérience d'ingrat labeur ! En leur *choza* misérable, exiguë, ces indigents avaient encore trouvé place pour une petite cousine abandonnée. Sur des murs de pierre que joint mal l'argile, un toit bas, fait de branchages et de roseaux, protégeait à peine du vent et de la pluie. Au centre, s'élevait la fumée d'un foyer circulaire, qui, s'accumulant sous la toiture, l'avait métallisée d'un brillant de suie, avant de s'échapper par la porte grande ouverte sur la nuit, cependant que les occupants, accroupis autour de l'âtre, y éternisaient le geste de la tribu primitive et qu'à l'entour, à mesure que fils et filles se mariaient, avaient surgi d'identiques cabanes, avec leurs fours à pain, leurs poulaillers, leurs étables à porc. »

Une autre corne, façonnée en coupe, fut cédée à l'abbé dans les monts de Béjar, entre les flaques neigeuses éparpillées, telle lessive qui sèche au soleil. « De ce belvédère — conte Breuil — et par delà la plaine vaporeuse, l'on aperçoit la *Peña de Francia,* aux flancs creusés de la gorge sinistrement scabreuse de ces *Batuecas,* qui furent — et sont encore — le prétexte de tant de divagations et dont l'exploration répétée m'a laissé de si typiques souvenirs. En bas, où dévale le versant prochain, se blottit Candelario. Là, dans d'étroites rues que surplombent deux rangées de balcons en saillie et de pignons avancés, trottinent des paysannes aux chi-

(1) Province de Cádiz. — Il ne sera peut-être pas superflu de noter que l'œuvre de Fernán Caballero abonde en peintures de types agrestes andalous du genre de ceux qu'a croqués Breuil et ce détail montre qu'en somme le peuple de cette partie méridionale de l'Espagne n'a pas sensiblement évolué depuis deux tiers de siècle. Quiconque a pu l'étudier sur place aura, d'ailleurs, fait la même constatation, nous n'en doutons pas, et c'est là ce qui rend cette région si sympathique aux raffinés, amoureux de pittoresque, d'un pittoresque qui tend, partout, à disparaître, dans notre Europe latine, sous l'influence de la « civilisation ».

gons tressés en raquettes, aux curieux costumes noirs enluminés de larges applications vertes ou violettes... Et cette corne à la poignée de cuir, celui qui m'en fit cadeau — un *pastor* de ceux qu'a campés Cervantes — me souhaita dignement que son usage me fût gage de santé selon qu'il l'avait été à lui-même. O réparties ingénues de ces âmes de candeur, charmants propos de noblesse native, c'est vous, c'est vous qui, pour moi, êtes l'Espagne, toute l'Espagne, la vraie, l'inoubliable, que ne cessent d'évoquer mes désirs nostalgiques ! »

Ainsi mis en appétit de confidences, l'abbé Henri Breuil a bien voulu déflorer pour moi le secret de ses *Mémoires*. Encore que rédigés sans intention aucune de publicité, j'ai jugé utile d'en extraire certaines pages présentant ce caractère, peut-être unique, de nous révéler des aspects d'une Espagne neuve, vécue, loin de toute obsession de réminiscences, en ses moments de rusticité naturelle, l'Espagne d'un paléontologue doublé, comme je l'insinuais plus haut, d'un poète. Breuil, esprit raffiné, est capable de communier en sympathie — du moins un instant — avec le fruste chevrier du *Río Frío* (Sierra Morena) qui, lui refusant l'obole offerte en échange d'une tasse de lait, affirmait fièrement à l'abbé, et sans réplique possible, que le plaisir de l'avoir servi était suffisant ! Et c'est ainsi que, relatant l'anecdote où l'on voit le rustre, bardé d'un cuir qu'a lustré l'usage, vider avec satisfaction un gobelet de vin blanc à la santé de cet hôte de passage, il écrit :

« Mis en confiance pour m'avoir vu admirer ainsi la vertigineuse gorge au fond de laquelle de grands quartiers de roche, blanchis et lavés par le torrent, faisaient figure de menus graviers, il me confia qu'il aimait, lui aussi, ce spectacle sévère. Là-bas, dans la plaine, il avait une maisonnette et quelques arpents. Mais la libre vie de la montagne lui plaisant mieux, il avait laissé chaumière et cultures à sa sœur et à son beau-frère, acheté quelques chèvres et pris la brousse pour goûter, au milieu des roches et des buissons, l'âpre saveur de l'indépendance solitaire. Aux nuits paisibles sous un toit, il préférait le sommeil entrecoupé d'alertes sur la couchette de *jara* parfumée, au creux d'un rocher, proche d'un feu de rameaux secs. Ses chiens inquiets aboient-ils furieusement au loup ? Vite, il avive la flamme mourante, dont le reflet fait soudain étinceler à quelques pas les luisantes et vertes escarboucles des yeux du ravisseur. Lui, cependant, se redressant, enfle sa poitrine et mêle aux cris aigus des mâtins le rauque encouragement de sa voix gutturale... »

Un peu plus loin, nous voyons un vieux porcher sordide de la *Camorra* (1), offrir à l'explorateur, sur un ton à la fois touchant et cordial, un

(1) Province de Málaga, région de Ronda.

jour que les victuailles de l'expédition s'étaient égarées, de partager avec lui le maigre *gazpacho* d'ail pilé et de pain trempé. « Avec quelle dignité offusquée ce pauvre vieux, *sordo como una peña*, refusa-t-il l'argent que je lui tendais en paiement de quelques oranges et d'une jarre d'eau limpide ! Mais quelle joie, aussi, dans son regard soudain brillant, lorsque, ne pouvant mieux, je lui fis don de tout un paquet de cigarettes ! »

Ainsi, dans l'âme de Breuil, se pressent les souvenirs d'une Espagne si autre que celle du *vulgum pecus* touristique ! Rudes escalades de vertigineux glacis ; glissades aux éboulis de croulantes pierrailles ; cheminements attentifs, pieds et mains accrochés aux corniches surplombantes, le long de précipices rocheux ou de gouffres bouillonnants ; nocturnes étapes où l'on se confie à une monture qui, dans d'opaques ténèbres, discerne encore les pierres roulantes et les trous du sentier ; chevauchées interminables sous un soleil dont l'éclat, réverbéré par une glèbe calcinée, écorche la face et aveugle les yeux éblouis ; couchages de hasard, sur les dalles d'une masure encombrée ou la banquette de *cañas* dont le dessous héberge des volatiles caquetant dès l'aube : les *Mémoires* de Breuil, série de tableautins plutôt que relation suivie, nous font revivre cet *iber hispanicum* ondoyant et divers, loin des routes battues de la péninsule. Jugeons-en par cet extrait :

« Certain mars boudeur, alors qu'une pluie torrentielle et enragée me rivait, à Algeciras, à la plus pesante inaction, je m'en fus, pour secouer une torpeur envahissante, aux rivages, plus qu'à demi inondés, de la Lagune de Tarifa. Là, en hautes bottes imperméables, mon fusil à deux coups à la main, gibecière au dos et fidèlement suivi de *Miner*, bon chien anglais qui ne me quittait pas, je me mis à recueillir, par les flaques clapotantes, des pierres taillées et à quêter les insectes réfugiés sous l'auvent des cailloux. Dans la tempête de plus en plus violente, les îlots disparaissaient un à un et déjà l'eau commençait à sourdre entre les pavés de la maisonnette où, sur un hamac accroché aux solives, je dormais parmi les esquifs de toile goudronnée et de vieux appeaux de bois. Cependant, une brusque éclaicie se fit et moi, aussitôt, d'explorer les rives du lac, transformé en mer intérieure. Le vent furieux du large y avait chassé des monceaux de joncs brisés et sur ces radeaux mouvants, de grosses fourmis noires s'agglomeraient en pelotes, obéissant encore, parmi la confusion de ce cataclysme, à l'immuable loi de leur instinct grégaire. D'autres bestioles, mieux armées pour la nage, ramaient vaillamment dans la direction de la terre ferme, cependant que, derrière elles, flottaient d'innombrables cadavres de scarabées noyés. Entre les herbes courbées stoppaient de grosses écorces de chêne-liège, voire des bouses desséchées : abris improvisés,

des cavernes desquels, sitôt que ma main les avait fait dériver au rivage, se risquaient au dehors les populations grouillantes de minuscules rescapés, entre autres une tribu de fourmis rousses, larves et nymphes sauvées du naufrage, en marche pour la conquête d'une colonisation inconnue. Souvent, j'avais à franchir des prairies inondées, l'eau atteignant le genou, pour trouver quelque endroit où je pusse manger un morceau à l'abri. C'est ainsi qu'un jour je tombai sur une masure abandonnée par ses habitants à la suite de la brusque inondation. Nul siège à l'intérieur qu'une grosse pierre. Par le toit crevé, s'engouffraient d'incessantes bourrasques. Mais le foyer était resté sec et, dans l'encoignure voisine, s'entassaient des branchages, à côté de la litière de feuilles de palmier nain, qui était toute la couche du pâtre, propriétaire du lieu. Mes vêtements ruisselaient. Vite, du feu. A mon briquet à mèche une cigarette allumée servira à incendier les allumettes rebelles. Aussitôt, la flamme jaillit entre les menues brindilles. Aux crochets de bois de la hutte fument déjà mes nippes trempées. Moi, tel un homme des cavernes, je me rôtis à cette flamme joyeuse. Et *Miner*, d'abord étonné de ce manège où il ne reconnaît plus son patron, vient, à son tour, mêler sa vapeur à la mienne et s'éjouir, en enfant, du brasier qui crépite... »

Mais le beau temps est revenu. Aux prairies qui s'exsudent, les vanneaux reprennent leur vagabondage coutumier de petits groupes picorants, que le crépuscule assemble en un nuage de noires ailes s'abattant aux mêmes lieux où, naguère, l'antique Bolonia vit s'épanouir cette vie romaine évoquée par Maseras dans son *Ildaribal*...

« Voici les blanches aigrettes familières, trottinant autour des maisons, suivant pas à pas les bestiaux qui paissent et, sans façon, leur becquetant les pattes. Dans les herbages mouillés, j'aperçois les grandes cigognes qui promènent gravement leurs silhouettes blanches et noires, tandis que les grues cendrées profilent les gracieuses lignes de leur galbe égyptien sur le pâle miroitement de la Grande Lagune. Des marouettes caquetant s'y poursuivent et, dans les airs, des couples énamourés de canards tracent des ellipses singulières. De leurs antres rocheux s'élancent les lugubres vautours fauves. En escadrilles dispersées, ils explorent à faible altitude les replis du sol. Paresseux, leur vol ample et mou glisse entre deux airs, tantôt fouettant l'azur d'un puissant coup d'ailes, tantôt doucement enlevés par la brise, immobiles et planant. Leur œil perçant discerne-t-il une carcasse de bête abandonnée : aussitôt, sans hâte, ils descendent de leur belvédère éthéré. Rasant le sol, nonchalants, il en arrive des quatre coins de l'horizon, qui atterrissent avec lourdeur — dix, vingt, quarante — à une distance prudente de la proie convoitée. Longuement, ils tiennent

conseil, observent le voisinage, délibèrent, chapitre hiératique, sur quelque finale décision. Enfin le mot d'ordre est donné. Par petits sauts pesants, d'une allure gauche d'entravés, dandinant leur gros corps aux ailes repliées, la course en sac commence. Et c'est la curée, où l'assemblée devient bruyante, où des croassements de discorde déchirent l'air, où des rixes éclatent, sanglantes, meurtrières. Enfin, gorgées de charogne, ces hideuses bêtes regagnent le roc natal, que souillent les blanches déjections de générations de vautours, et, dans l'alvéole où niche leur unique rejeton, ils vont déglutir, tout chaud, l'horrible ragoût à demi digéré. Plus gais, avec leurs puissantes ailes blanches épaulées de noir, sont les vautours égyptiens, lesquels, venus au printemps, émigrent à l'automne. Ceux-ci, avec une sollicitude inéquivoque, tournoient sans cesse au voisinage des troupeaux de gros bétail, traînent à l'entour des lieux habités, exercent la police sanitaire, nettoyant le sol des déjections humaines, comme, aussi, de l'infecte délivre des jeunes veaux. L'été, nous retrouverons les cigognes vers le nord, aux plaines infinies de Castille, aux champs d'Extrémadure, où, sur chaque clocher, sur les tours des *castillos* en ruines, s'amoncellent les ramures de leurs nids volumineux qui, à distance, déforment bizarrement l'aspect des édifices, cependant que ces échassiers, immobiles stylites méditatifs au sommet de la longue patte rigide, ou bien cliquètent des branches de leur interminable bec, ou bien éventent leur nichée du soufflet frénétique de leurs larges ailes déployées. Quel peintre fixera jamais la file continue de ces tas de bois dont se hérisse le sommet de l'aqueduc romain de Mérida, sorte de rue suspendue où se presse la troupe grouillante, caquetante et voletante, des cigognes ? Quel poète célébrera aussi la mélancolique vision des antiques murailles, des si pittoresques églises de la haute ville de Trujillo, qu'animent ces volatiles du Nord, dont les évolutions, réglées comme des mouvements de cénobites, papillonnent sur ces pierres contemporaines des Conquistadors ? Certain printemps, où je visitais les galeries aériennes de la cathédrale de Plasencia de Extremedura, entre le tourbillonnement de ces petits *émerillons* qui, remplaçant là-bas nos martinets, ne leur cèdent en rien pour l'acuité des cris, je vis plusieurs vingtaines de nids de cigognes édifiés aux arêtes extrêmes des contreforts. Ennuyées de mon observation, ces dames prirent soudain un essor unanime. Et, planant au-dessus de moi, elles surveillaient mes mouvements, tout en décrivant au zénith, en majestueux vols planés, d'étranges entrelacs et de vertigineux virages. Moi, je songeais, à ce spectacle, aux enluminures japonaises d'un si parfait réalisme où des artistes nippons fixèrent les moindres attitudes de ces animaux-fastes... »

Il est, en Espagne, d'autres variétés de cigognes, moins amies des cités et de leurs édifices. Breuil en décrit une, dont il rencontra un jour deux couples, qui avaient juché leurs nids au sommet de vertigineux obélisques rocheux, à la boucle du Guadiana, là où le *Muro de Helechosa* érige sa sourcilleuse falaise. Elles sont plus grandes, toutes noires et éprises d'absolue et complète solitude. Autour de leurs aires, le sol était jonché de serpents et de poissons à demi momifiés, reliefs du festin dont les parents fidèles gavent leur chère progéniture. Mais voici, pour varier, une vision de nature sauvage, en plein été des *Batuecas :*

« Sous la brûlante caresse d'un soleil de juin, le torrent bondit, répercutant ses cascades mugissantes aux rocs bastionnés, aux parapets étagés de la farouche gorge. De loin en loin, sous la voûte basse des lentisques et des chênes-verts, une vasque aux ondes de cristal laisse voir un fond en mosaïque de rocailles arrondies. A l'autre rive, une fraîcheur d'ombre moussue flotte aux parois de marbre, polies comme les dalles d'un balnéaire antique, où l'eau, tiède encore des ardeurs solaires déclinantes, lèche mollement cette margelle de rocher. O mânes d'un Meléndez Valdés, quelle occasion posthume, pour, sous les guirlandes de verdure éternelle, ressusciter en des vers anacréontiques les ébats de Diane et de ses nymphes ! Cependant, ici, ce ne sont que les loups et les sangliers qui fréquentent et les rares naturels du pays qui s'aventurent jusqu'en ces lieux n'auraient garde d'y jamais tremper leur épiderme pour une ablution totale. Quand je m'y plongerai, éperdu, mes guides croiront à quelque subite folie, incapables qu'ils sont de concevoir qu'un homme de sens rassis puisse ressentir jamais une telle hydrophilie ! Mais, en dépit de ces rustres scandalisés, j'ai, dans cette vasque naturelle, l'ivresse divine du frais cristal et mes ébats font ruisseler en gerbes l'eau qui retombe sur le clair miroir en cascatelles gazouillantes. Rajeuni par cette ablution, je rejoins, sous des yeuses centenaires, mes Espagnols ruisselants de sueur condensée à l'épiderme huileux et rance. Et nous voici dévalant, vers le couvent qui croule, au sanctuaire qu'enceint une couronne de cellules qui s'effritent. Nos montures y sont déjà, qui, de leur pas cadencé, sonnant sur l'empierrement d'un vieux chemin muletier, nous portent à Las Mestas. Le curé nous y attendait, sous la tonnelle d'une courette dallée, proche de l'église qui se blottit, frileuse, entre les noirs cyprès élancés du cimetière. Là, dans le décor d'un puits à haute margelle que surmonte un arceau de fer forgé d'où pend un saule pleureur, a lieu la présentation, que clôra un frugal repas. Puis, sur le banc de pierre d'une ruelle étroite, aux pavés déchaussés, le guide prélude, par les aigres accords de son flûteau, à une sarabande rustique. Aux derniers reflets crépusculaires, des

gars nu-jambes, pâtres descendus de la montagne, vont se trémousser et bondir, jusque fort avant dans la nuit, à la lueur fumeuse d'un quinquet primitif, avec des gamines aux pieds nerveux, gaînées dans la frange loqueteuse de leurs courts jupons. Le lendemain est un dimanche et me réserve un autre spectacle de choix. Dévalant par les ruelles sinueuses du Río Malo de Abajo, parmi une piaillante marmaille et de vieilles duègnes ridées qui encombrent les seuils de portes basses, j'ai atteint la petite terrasse où l'on danse. Aux notes grêles du fifre que relève le ronronnement monotone du tambourin, la jeunesse du lieu, en une double ligne et couple par couple, est là au complet : filles dont le lourd jupon en cloche découvre la blancheur immaculée des bas, cependant que leurs épaules se chargent du châle jaune ou rouge où, tel un capuchon, retombe le clair mouchoir de tête à fleurs imprimées ; jeunes hommes sanglés dans le gilet à boutons d'argent, sous la courte blouse rayée, bleu et blanc, qui s'entr'ouvre sur la double fermeture d'or de la chemise. Claquant des doigts, la paume levée, elles se dandinent, à droite, à gauche, faisant scintiller au soleil le triple rang de perles d'or de leur collier à lourde croix filigranée, les globules piqués en rayons sur le chignon serré, les croissants massifs se balançant aux oreilles qu'ils chargent. Eux, face à la *novia,* bondissent, nerveux et souples, jusqu'à ce que, les lignes s'égrenant par une mutation imprévue, les danseuses se croisent, le dos tourné, puis, reformées à l'inverse, reprennent la place abandonnée par leurs partenaires... »

Cela se passait, je l'ai dit, à Río Malo de Abajo. A Río Malo de Arriba — que l'on atteint par la triste vallée et le village de Ladrillar, — combien est différente la vision d'Espagne du *Journal* de Breuil ! Agglomération de sordides masures d'où n'émergent que des spectres déguenillés, ce n'est point cette Ibérie que nous dépeignent les *missi dominici* officiels d'un hispanisme à la Watteau pour salons parisiens ou cours publics à l'usage de petites, ou grandes, snobinettes. Ces gens hâves et exsangues, au morne regard d'yeux hébétés et chassieux, à la physionomie triste et vieillotte, Breuil, cependant, ne les a pas rêvés, puisqu'il a vécu au milieu d'eux et participé à leur existence, dans leur village même. « J'y visitai — écrit-il — un brave curé, naguère rencontré à la Alberca. Non moins misérable que ses ouailles loqueteuses, il me confia, le tremblement dans la voix et les yeux tout humides, qu'à peine cinq ou six familles pouvaient manger du pain et que les pommes de terre, dont les autres faisaient leur principale nourriture, allant manquer, il ne resterait plus à cette population, pour échapper à la mort par la famine, que l'affreux expédient d'aller mendier, à travers les Castilles, quelques croûtons de pain moisi... » Mais aussi, qui s'est risqué jamais, à moins d'être un second

Borrow, dans ces régions maudites ? Breuil y a connu les errances à travers la lande désertique où passe le Río Alagón et s'attarde à décrire son séjour en ce hameau désolé de Martinebrón, enfoui dans un épais rideau d'oliviers centenaires, fantastiques et contournés, frères cadets de ceux qu'a dépeints George Sand dans son *Hiver à Majorque,* et où la maison curiale abritait, en ses infectes paillasses, tant d'avides bestioles parasites qu'il lui fallut abandonner l'inhospitalière couche et s'en aller dormir, sous le frisson lunaire, en quelque oliveraie, jusqu'à ce que l'aube fît pâlir le ciel du levant ! Une autre fois — c'était à Sequeros de la Alberca, dans la province de Salamanque — il nous montre une Espagne plus gaie, par un trajet féerique de trois lieues d'étape. Lune incomparable baignant un paysage transfiguré, nous voyons rougir, comme il les a vus, les granits bizarrement amoncelés de Casas del Conde, et le même mystère, en ces pages suggestives, flotte que celui de l'ombre irréelle réfugiée dans la tiédeur des taillis où les silhouettes agrandies se déforment, étranges, sur la blancheur de la route...

« Moins insouciant fut le soir de janvier où j'explorais les sierras de Cadix. Je retournais du couvent ruiné de *El Cuervo* à mon gîte du Tajo Figuras, en compagnie d'un jeune Anglais et de mon guide. La nuit nous avait surpris en chemin. Aucun de nous ne connaissant assez la route, je supposai mieux informée ma vieille monture, accoutumée à errer en liberté dans ces parages, en quête de sa maigre pitance. Lui ayant donc mis la bride au cou, je la laissai diriger à sa guise notre marche. De son pas plus que tranquille, elle nous mena tout droit à la rive d'un invisible gué. Ce fut moi qui d'abord m'y aventurai. L'ayant franchi sans encombres, je repassai l'eau, pris en croupe mon domestique et ce fut le tour du fils d'Albion, quelque peu désorienté par cette mystérieuse manœuvre. A travers d'épais et gluants bourbiers, la pauvre haridelle s'en fut, sans se presser, à un autre gué, que nous franchîmes de même. Bientôt apparut, comme un fanal dans la nuit, la lumière du foyer où dansait la flamme, projetant son rayon par la porte, grande ouverte, de la masure d'Antonio. Après un frugal souper et la coutumière causerie avec mes hôtes, je regagnai, entre les rocs de la gorge voisine, la petite grotte basse où, sur une litière de paille, je dormais, depuis dix jours, enroulé dans mes couvertures. Pour en découvrir l'accès, ce n'était point trop de ma lampe à carbure, dont les lueurs faisaient miroiter, au sol humide du vague sentier, les menues pailles dont je l'avais jalonné, un soir où vainement j'errais par la brousse en quête de cet abri. Je le préférai, en son absolu isolement, au couchage dans la cabane d'Antonio, où, la nuit, des contrebandiers bavards venaient tisonner, en devisant bruyamment.

Là, rien ne me troublait que les discrètes allées et venues des souris, les miaulements graves d'un chat sauvage ou le monotone broutement des bestiaux, aux pentes voisines. Certaines nuits, cependant, où le terrible *levante* se déchaînait ; d'autres, aussi, où la formidable voix de la houle de Trafalgar m'arrivait sur les ailes d'un *temporal* du sud-ouest, la montagne semblait trembler sur ses bases et l'on eût dit que, sous cet assaut furieux, elle allait s'envoler comme un simple fétu. Mais à peine l'aube rosissait-elle à l'horizon que le calme renaissait. Alors, secouant les poussières, je me livrais, sur le belvédère rocheux, à des ablutions au grand air, dans quelque large bassin naturel où l'eau de pluie s'était accumulée... Plus paisibles étaient les nuits sous la tente bien close, en Sierra Morena ou en Extrémadure. Certes, parfois, l'ouragan la secouait aussi sur ces attaches et l'ondée tambourinait sur ses toiles raidies. Mais le sentiment qu'à deux pas de moi, mes fidèles âniers et mon guide Pareja veillaient, leurs chiens prêts à signaler le moindre voisinage suspect, éloignait de moi l'âpre sentiment d'un abandon absolu. Nos montures, à peine entravées, piétinaient doucement. On entendait leurs meulières broyant la verdure et leur calme respiration marquant le rythme de la nuit. De temps à autre, l'une d'elles s'ébrouait ou venait heurter les cordes tendues. Parfois aussi quelque bourricot, travaillé par les souffles du printemps, déchirait de ses braiements le silence, quand il ne provoquait point en champ clos l'un de ses compagnons, déchaînant une lutte épique dans d'opaques ténèbres. Dans ces parages où abondent les loups, il n'était point rare d'entendre au loin leurs lugubres hurlements, éveillant aussitôt les aboiements aigus des chiens de bergers, au plus profond de la brousse infinie. Et, plus d'une fois, j'entendis ainsi à distance le branle-bas d'une attaque de troupeaux et l'appel des pâtres, qui excitaient, à grands cris, leurs gardiens aux colliers hérissés de longs clous acérés. Mais les hommes de ces régions ne redoutent pas de telles rencontres. Tout petits, ils ont vu les loups de près, les ont frappé de leur interminable bâton, leur ont disputé la proie et ne tarissent point en pittoresques anecdotes sur les ruses de ces fins matois, sur les méfaits de leur voracité, sur les portées massacrées au creux des *criaderos*... Je n'eus qu'une seule fois l'occasion de voir de près la bête rapace. Averti, en pleine nuit, par les jappements appuyés et craintifs d'une petite chienne qui faisait alors partie de ma caravane, j'avais aussitôt allumé ma lampe d'acétylène et, fouillant l'obscurité de la projection de son réflecteur, ne tardai point à apercevoir, à cent mètres, deux paires d'escarboucles aux vertes phosphorescences fixant ma lumière, dont le vif éclat détermina la retraite immédiate de ces importuns visiteurs... »

Importuns, certes, et les pâtres de la province de Jaen en savent quelque chose. Dans une haute brousse, au nord de Santisteban del Puerto, les loups, dans l'hiver de 1912-1913, n'avaient pas dévoré moins de vingt vaches et quelques gros taureaux, s'y mettant à plusieurs, les uns attaquant de face, d'autres sur les flancs, quand ils n'étourdissaient pas leurs victimes en les faisant diaboliquement pivoter sur place, à l'infini. Aussi les muletiers de ces lieux diffèrent-ils foncièrement de ceux de la Manche. Peu accoutumés à se risquer en territoires inconnus, ne connaissant, pour toute pitance, que le grignotement maussade de portions sèches de morue salée, combien font-ils regretter la joyeuseté plaisante des compatriotes de Sancho Panza, bien sustentés de plantureux *guisos,* où l'huile, le safran, les haricots et la viande boucanée se fondent en un rouge brouet, savoureux et odorant ! Braves *manchegos* ! C'est vous aussi, qui, basanés — les uns avec tout l'attirail de cuisine, de couchage et de moisson chargé sur une mule calamiteuse que couronnent femmes, enfants et volaille ; les autres ayant empilé leur maigre avoir dans une tartane grinçante et surchargée ! — dévalez, en avril, vers les *campos de Cartagena,* en quête d'un salaire de famine, en cette Espagne où le problème agraire, de plus en plus menaçant, attend toujours sa solution, sans cesse différée ! Quel Cervantès réaliste songera-t-il à peindre, en la prose d'un Blasco-Ibáñez, cette *via crucis* mi-tragique, mi-comique, et les haltes courtes aux *ventas* pouilleuses, d'où l'on démarre à grands cris — saupoudrés de ces jurons sacrilèges dont la péninsule ibérique garde le secret — dans un nuage de poussière — l'éternelle poussière de l'Espagne ! — parmi les aboiements des maigres chiens jaunes ? Et toujours, au sein de cette navrante misère, la provocation à la Destinée, la flèche ironique de la *copla* lancée au Fatum : couplets intraduisibles où la voix monte en d'étranges vocalises, s'y soutient un moment, puis retombe en rapides ondulations, sous d'émouvants hoquets, de gutturales plaintes ! Ou encore, dans la trêve brève de l'arrêt à la *venta,* la débauche de la *jota,* frénétique, faite de bonds, de souples virevoltes, qu'alternent des ondulations gracieuses et cadencées, jusqu'à ce que, ruisselant, ces rustres, hommes et femmes, quittent la place et cèdent à d'autres couples le terrain de la danse... Etrange terre, en vérité, où l'on peut voir des femmes ridées et défraîchies, parfaitement laides en toute autre occurence, se transfigurer alors, tant leur allure, leur maintien témoignent de vigueur, d'agilité, d'assurance, de féline élasticité, qui les égalent, un instant, aux plus renommées étoiles des grandes scènes !

Mais Breuil, dans son *Journal,* n'a point seulement pratiqué l'Espagne péninsulaire. A la recherche des abris peints, des acropoles ibériques, il

passe de Minateda (Albacete) — où l'acropole du Tolmo le retient — aux cavernes élevées des *sierras* entourant Tolosa, avec une facilité que les simples touristes ignorent. Il va aussi, et c'est encore une des originalités de ses notations, aux falaises méditerranéennes, comme il va au brise-lames de Saint-Sébastien ou aux sables déserts de La Carraca, près Cadix. Certes, il ne faut pas lui demander la merveilleuse faculté d'évocation du romancier de *Mare Nostrum*. Son imagination n'a rien de la fougue du maître valencien. Elle voit bien le réel et le rend en termes posés. L'œil qui peina, dans la pénombre des roches creuses, à reconstituer les frustes enluminures qu'y ont laissées les premiers hommes, ne conçoit la nature que *sub specie rerum* qui la constituent. « Ce sont, — écrit-il dans une de ces petites marines caractéristiques de sa manière espagnole — deux côtes rocheuses que rongent les flots : ici, tranquille en son calme farouche, l'Océan lèche doucement les récifs de menues lames hypocrites ; là, rageur, glauque d'écumes, déferle un flot qui projette vers le ciel de hautes gerbes liquides, dont l'épanouissement retombe en un faisceau de perles diaprées. Fougueusement lancé à l'assaut du continent, voici soudain mollir son élan. La vague clapote, hésitante. Puis elle s'étale, se replie sous une autre muraille qui s'avance. Telle l'encolure de cent coursiers déchaînés, sa crinière d'embruns fouettés s'éparpille aux vents du large, cependant que la masse mouvante précipite, en une folle ruée, son choc éternel... » Et l'on saisit, à de tels passages, la nuance de l'écriture de Breuil : un réalisme où la poésie n'est que l'habitude de ne dégager des choses que leur aspect immanent, caractéristique et, par suite, attachant, parce que philosophique. Qu'on en juge par cet autre extrait, pris au hasard : « Je me revois, marin occasionnel, côtoyant en barque la majestueuse pyramide du Vedrán (Ibiza). L'étroit goulet franchi, qui la sépare de la roche insulaire du Vedranell, j'adresse un timide regard à l'inaccessible hémicycle de rochers où le plus effroyable des tourbillons ne cesse de siffler et de bouillonner. Inoubliable sensation, que celle de l'esquif enlevé sur la croupe arrondie d'une lame géante, puis mollement projeté aux cavités élastiques d'un val profond ! Limitée par les turgescences voisines, la vue a perdu, jusqu'à la prochaine ascension, l'enivrante perspective de la mouvante plaine où se poursuivent, en une chasse décevante, les hautes houles du large.... »

Il faudrait tout citer, et, en particulier, la narration de certain côtoiement, de Denia à Calpe, où, à deux longueurs de rame, l'été de 1917, Breuil explora la grande falaise méditerranéenne cariée. Pendant que lui poussait sa felouque à la gracieuse voile latine sous le ceintre des antres marins dont l'onde, verte et calme, laissait, au fond pierreux des vasques transparentes, compter oursins, crabes, astéries et anémones marines aux

fulgides colorations, nous peinions, ses collègues du Bureau Naval, à déchiffrer les messages mytérieux du *DM-16,* ou à mettre à jour les fiches de personnages suspects, appelés à enrichir les feuillets, déjà si denses, de la *Liste Noire* interalliée. Lui, cependant, alliait à la réalité angoissante d'une mission de surveillance et d'exploration, la douce ivresse du rêve poétique.

« Quel spectacle, à travers le sombre porche de la *Cueva Tallada,* que celui d'un glorieux couchant, où les pourpres et les ors liquides de ce ciel magnifique se fondaient sur la rutilante palette du golfe ! Comme toile de fond, le Monduber, érigeant ses crêtes violacées, et, à contre-fond, la morose silhouette du vieux château de Denia, assoupi, l'on eût dit, parmi la gracile frondaison des élégants palmiers. Au loin, derrière les massifs montagneux couronnés de sombres pinèdes, Alcira se blottit et Carcagente. Minuscules lanternes vénitiennes, les oranges au globe d'or détachent leurs gemmes lumineuses sur l'écran vert mat des *naranjales,* aux reflets de bronzes glauques. Chanson radieuse de ces *huertas* ensoleillées, les oranges y semblent des confettis d'un jour de carnaval qui serait éternel, depuis la forteresse arabe de Jativa jusqu'aux bastions romains de Sagonte. A l'orée des flots, après les terrains bas, où, dans les rizières inondées, pataugent les personnages de *Cañas y Barro* et de la *Barraca.* voici l'étincellement plombé de l'*Albufera,* où, sur d'invisibles canaux, circulent, voiles gonflées, des barques que cachent les berges de roseaux. Une langue de terre la sépare de la mer. Là, contre la dune aux arbres rabougris, tordus par le vent du large, et recouverte parfois d'étranges touffes de plantes grasses aux lourdes floraisons jaune et rose, l'épaisse futaie des pins chante à la caresse des brises, mêlant sa douce plainte monotone au déferlement des vagues, sur la plage déserte... Mais revenons aux pieds du Mongo où ma felouque, rudement secouée par le *Levante,* danse une folle sarabande. Méchamment, l'onde se gonfle et moutonne. Des paquets de mer me fouettent à la face et mes vêtements ruissellent. Sans mot dire, couchés sur l'aviron, les rameurs luttent contre la tempête. Enfin, nous atteignons la *Cueva del Tío Chiulador,* où, de quelque trou caché, les vagues ont des hurlements sifflants d'une inquiétante étrangeté. Le *cabo de San Antonio* doublé, nous voici vent en poupe et le port de Javea n'est plus qu'à quelques brasses. Là, cependant, nous attendait un autre orage... »

Quel orage ? Les camarades de la Mission de Surveillance en Espagne, sous les ordres du lieutenant de vaisseau de Roucy, n'auraient pas besoin de précisions à ce sujet. Trop de fois, en effet, il leur arriva de se heurter au mauvais vouloir de fonctionnaires germanophiles espagnols pour qu'il fût nécessaire de leur dire ici, en toutes lettres, que Breuil eut à déployer

toute sa souple éloquence pour vaincre les scrupules des officiers de terre du port de Javea et qu'à cette éloquence il fallut même adjoindre une légère dose de ferme audace. Mais ces jours sont si loin, déjà, et, si le souvenir en reste impérissable dans l'esprit de ceux qui en vécurent les instants agités, mieux vaut, comme il a été noté au commencement, réserver à un avenir plus proche de la sereine objectivité de l'Histoire leur évocation documentaire... O falaises qui, entre les deux caps *Negro* et *de la Nao,* prolongez l'Espagne vers l'est et où s'ouvrent, parmi de hautes roches sourcilleuses, les deux arches jumelles d'une cathédrale de pierre vive, toujours tonitruante du choc des vagues qui, telles des pièces d'artillerie, ne cessent d'y détonner ; granits qu'affouille et sculpte la main infatigable d'Amphitrite : qui narrera, comme il conviendrait, les mystérieux conciliabules et, aussi, les sanglantes tragédies dont vos antres séculaires, où traînait encore l'effroi des rencontres fabuleuses de Neptune et de Pluton, furent le théâtre, en ces années de guerre sous-marine à outrance, quand le pirate boche, croyant définitive la mainmise sur l'Ibérie, en avait converti les rivages méditerranéens en une base d'opérations semi-officielle ! Mais aujourd'hui, dans vos coins ombreux, dans les noirs replis où clapotent des vagues mourantes, les guetteurs ne sont plus, et seuls, comme naguère, des pêcheurs et des carabiniers soupçonneux violent encore la solitude de vos cavernes mille fois séculaires, où les suintements ont tendu de prodigieux baldaquins, modelé les innombrables tuyaux d'un gigantesque et silencieux buffet d'orgue ! Et toi, formidable obélisque d'Ifach — peut-être, avec Gibraltar, l'une des colonnes d'Hercule — tu dresses à nouveau, dans la paix de l'infini espace, ta fière masse rocheuse vers le ciel, oublieux des *U-böte* qui, embusqués sous ton ombre, guettèrent, dans la plus parfaite impunité, le *cargo boat* transportant vers les rivages alliés, de la lointaine Afrique, un matériel de guerre que l'insidieuse torpille envoyait au fond de l'eau ! Qui, à moins que d'être initié, croirait que tout le long de cette côte riante, aux jardins fleuris de Villajoyosa, vers Alicante aux majestueuses avenues de palmiers touffus, en cette oasis même d'Elche, où l'on perçoit toujours comme un relent de Carthage et d'Athènes, la barbarie germanique triomphante s'était asservie, par la puissance de son or, hommes et choses !

Mais n'en était-il pas de même à l'autre bout de l'Espagne, sur ces rivages brumeux des Asturies où, des sommets voilés de nuages des *Picos de Europa,* la terre, par des collines peuplées de châtaigners aux troncs convulsés, dévale aux gracieuses vasques marines des Tinas, aux bords parsemés de pins globuleux ? Breuil a parcouru ces côtes aussi et il note, dans son *Journal,* des aspects curieux de leurs localités : Pimiango avec ses toitures rouges, qui jurent sur la verdure des prés du plateau, et

cette demi-douzaine de branlantes masures qui se dissimulent — éparpillées au hasard, à l'entour d'une *ermita* moussue — vers le nord, au bas de la brusque descente, aux rocs déchiquetés, de Pindal, que flagelle l'Océan : visions que sut rendre, naguère, le pinceau de Pereda. Et c'est là qu'il a vu, à deux pas, dans les ajoncs, au fond d'une fosse à parois verticales, une plate-forme gazonnée, en terrasse sur la mer, avec, à l'opposé, la gueule béante d'une vaste caverne. « Nulle échappée sur le monde extérieur. Par-dessus, un ciel toujours embué, ou nuageux. Devant, l'eau immense, bleu sombre ou maculée de vert tendre. Paisible ou turbulente, montante ou descendante, jamais elle ne se retire de ces lieux. Entre la chapelle où règne le silence, les maisonnettes à peine occupées, l'Océan grondeur ou sournois, quelle pacifiante retraite pour un philosophe épris de grandiose solitude ! *O beata solitudo, o sola beatitudo* ! »

Nous fermerons son *Journal* sur ces sages paroles. Breuil, en les écrivant, ne nous livrait qu'un aspect de lui-même. Car, il est d'autres pages, encore, où nous surprendrions, sous sa plume, des visions plus humaines, de moins austères tableautins. Cet érudit, en lequel il semble que deux âmes se disputent la maîtrise, n'a rien d'un Siméon Stylite. Encore que vibrant passionnément au contact de l'âpre nature ibérique, austère en ses voluptuosités mêmes, il est capable de goûter la vie madrilène et ses plaisirs encore peu frelatés. Evoquerai-je quelques portraits d'artistes espagnoles, où l'on regrette seulement que l'illustration graphique — car Breuil a un merveilleux coup de crayon et je conserve précieusement les deux esquisses à la plume qu'il fit de moi, avec le titre : *L'homme à la Liste Noire* — n'accompagne pas le texte, si parfaitement adéquat ? Voici Adelita Lulu, spirituelle diseuse, au malicieux visage encadré des festons ajourés d'une blanche mantille. Ses charges pétillantes d'humour et de grâce piquante, les mines cocasses de ses vives parodies, ne sont-elles pas le meilleur antidote à l'ennui des soirées, si longues, de la *Villa y Corte ?* Et l'Argentinita, cette charmeuse irrésistible aux fines chansonnettes du plus choisi des répertoires, pourquoi ne pas se rendre à sa mimique, dont les nuances harmonieuses et la grâce spontanée forcent la sympathie, entraînent l'admiration ? L'aérienne souplesse de ses évolutions classiques, la noble pureté de ses attitudes, la distinction captivante de sa mobile expression, la chasteté qui émane de sa jeune fraîcheur : quel *bocado de Rey*, qu'aussi bien D. Alfonso et Dª Victoria ne dédaignent pas de savourer, en hommage à la tradition d'un grand art spécifiquement espagnol ! Oublierons-nous, d'autre part, cette géniale et sauvage Pastora Imperio, dont l'art souverain, la sculpturale majesté qu'elle confère aux lignes toujours splendides d'un corps nerveusement flexible, ses beaux bras s'élevant en harmonieuses volutes, puis s'abaissant en une courbure plas-

tique, cependant que des grands yeux profonds et noirs de jais fulgure l'arrogance d'un regard froncé sous l'effort de la création artistique et que la bouche, tour à tour, dessine l'autorité dédaigneuse d'une reine de *gitanos* ou la gouailleuse et presque vulgaire insolence de la *maja* diseuse de bonne aventure, — dont l'art, disions-nous, s'affirme jusques en les rudes éclats d'une voix aux accents étranges, gamine parfois et mignarde, cinglante et claironnante, d'autres fois, comme les imprécations d'une Euménide !

Mais il faudrait les citer toutes : Raquel Meller, spirituelle et amusante ; la mignonne Bilbainita, au jeu si passionnément sincère ; María Esparsa, au type bourbonien, inimitable dans les *jotas* aragonaises et valenciennes ; Teresita España, femme admirable et si bonne fille, dont la voix s'entend si bien à escalader les cimes de la *copla* pour, en un *looping* imprévu, retomber à l'extinction implorante et défaillante de l'enamourée ! Et pourquoi taire, encore, les étoiles d'un genre plus élevé : une Margarita Xirgu, une Catalina Bárcena, une María Guerrero elle-même ? Mais toutes, ô belles reines de la Thalie transpyrénaïque, qu'êtes-vous, si ce n'est l'évocation des femmes de là-bas, de ces déesses de jeudi-saint sévillan, filles de l'ardente Ibérie, à l'âme simple et franche, aux nuances fortes, aux sentiments ardents et vifs, au milieu desquelles, fleuriste dilettante, je ne suis pas sûr que Breuil n'ait point erré, contemplant, respectueux et charmé, ces riches corolles d'un jardin exotique. Et, s'il lui arrivait de te retrouver, à l'ombre de ta noire mantille étalant ses festons de dentelle au corsage de soie noire ajourée, de subir derechef la fascination, sous l'arc jumeau des grands sourcils d'ébène, de tes prunelles à l'éclair qui transperce comme un coup de *navaja,* ô Espagnole de nulle part et de partout, peut-être regretterait-il amèrement de n'avoir été rien de plus qu'un pèlerin passionné dans l'Eden des Hespérides !

Camille PITOLLET.

CAHORS, IMPRIMERIE COUESLANT *(personnel intéressé)*. — 23.720